

Les Cahiers des dix



Le Dr James Douglas, de Québec, remonte le Nil en 1860-61

Sylvio LeBlond

Number 42, 1979

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1016240ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1016240ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les éditions du Bien Public

ISSN

0575-089X (print)

1920-437X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

LeBlond, S. (1979). Le Dr James Douglas, de Québec, remonte le Nil en 1860-61. *Les Cahiers des dix*, (42), 101-123. <https://doi.org/10.7202/1016240ar>

Le Dr James Douglas, de Québec, remonte le Nil en 1860-61

Par SYLVIO LEBLOND

Par un bel après-midi du mois de mars 1826, le 13 exactement, James Douglas et sa jeune femme arrivaient à Québec.

Venus de Montréal par le Chemin Saint-Louis, ils se trouvèrent en face de la Porte Saint-Louis, qu'ils crurent être l'entrée des baraquements militaires. Ils firent demi-tour à gauche et se retrouvèrent à la Porte Saint-Jean. Ils n'osèrent la franchir et se dirigèrent vers le quartier Saint-Roch, probablement par la Côte des Glacis. Après avoir erré quelques temps dans les rues du quartier, ils suivirent un charretier qui s'engageait à travers la Porte Hope et, par la rue Sainte-Famille, ils arrivèrent au Marché aux Foins, rue de la Fabrique, en face du Collège des Jésuites. Ils trouvèrent à se loger chez M. Lafontaine, qui tenait un petit hôtel à cet endroit. Ils se promènent à travers les rues de Québec. La ville leur plaît et ils décident de s'y installer.

Le lendemain, le docteur vend son cheval et il se cherche un logement. Au bout de quelques jours, il obtient de M. Symes, la location d'une grande maison dont la façade se situe sur la Côte de la Montagne. Elle a deux étages sur la Côte de la Montagne et quatre sur la rue Notre-Dame, en arrière. Cette vaste maison deviendra plus tard l'hôtel Mountain Hill.

James Douglas était chirurgien, instruit et très habile. Il venait des Etats-Unis, plus exactement de Utica (N.-Y.), sur les bords du Canal Érié, où il pratiquait la médecine depuis une couple d'années.

Il avait quitté les Etats-Unis en vitesse, parce qu'il avait disséqué deux cadavres et il craignait d'être poursuivi en justice. Il existait un fait paradoxal à cette époque : on exigeait de l'étudiant en médecine

qu'il ait disséqué, mais les lois ne pourvoient pas à l'obtention suffisante de cadavres. Et le médecin ou le chirurgien qui disséquait clandestinement était passible de poursuite. Et, pourtant, l'Etat de New-York avait, en 1788, après l'incident du « Doctor's Riot »¹, passé un « Acte d'Anatomie ». Cet acte pourvoyait partiellement aux besoins des écoles de médecine. Il fallait s'approvisionner ailleurs et le saccage des cimetières était sévèrement puni.

A cette époque James Douglas avait 26 ans, mais déjà il avait beaucoup voyagé. Il était né en Ecosse, dans le comté d'Angus, le 20 mai 1800. Son père, le pasteur George, s'était attaché à John Wesley, le méthodiste, et était devenu un des ministres de cette religion. Celui-ci avait épousé Mary Mellis. Elle était catholique. Son père appartenait à l'Eglise anglicane d'Ecosse. Son frère accompagnait son père aux offices du dimanche. Mary et sa mère allaient à l'église catholique. Elle épousa le Révérend George Douglas et sa foi. Toute sa vie elle fut dévouée à son mari et à la religion qu'il prêchait. On retrouvera ce nom de Mellis chez plusieurs descendants Douglas. C'est au cours de leurs nombreuses missions que sont nés leurs enfants. C'est ainsi que James est né à Béchin, dans le comté d'Angus, en Ecosse, et son frère George, à Carlisle, dans le Cumberland, en Angleterre.

A l'âge de 13 ans il devint apprenti du Dr Thomas Law, à Penrith, dans le Cumberland. A 18 ans il s'inscrit à l'Université d'Edimbourg. Il suit les cours de Robert Barclay. En mars 1819, il interrompt ses études et s'engage comme chirurgien sur un baleinier qui parcourt les mers Arctiques et qui l'amène jusqu'au Spitzberg. A son retour, le 7 août de la même année (1819), il reprend ses études, fréquente les anatomistes, en particulier Robert Liston et James Syme, et retourne chez Robert Barclay.

En avril 1820, il est diplômé du Collège Royal des Chirurgiens d'Edimbourg. Il se rend à Londres, suit les leçons de John Abernethy et de Sir Astley Cooper, et obtient son diplôme du Collège des Chirurgiens de Londres.

1. « Doctor's Riot » ou « Doctor's Mob ». En 1788, des enfants avaient vu des bras et des jambes suspendus à la fenêtre de l'hôpital du Dr Richard Bailey, à New-York. Ils racontèrent le fait à leurs parents qui soulevèrent la population. La milice dut intervenir. Il y eut des morts et des blessés. C'est à la suite de cette échauffourée que l'état de New-York passa son « Anatomy Act ».

A l'âge de 20 ans, muni de ces deux papiers, il part pour les Indes, où il passe un an à faire de la chirurgie d'urgence et à traiter des maladies tropicales. Au retour il décide de ne plus retourner aux Indes, mais de tenter plutôt l'expérience d'un établissement dans les colonies espagnoles en voie de libération en Amérique Centrale. Sir Gregor McGregor était un de ces aventuriers qui parcouraient la mer des Antilles, cherchant à se tailler un « royaume » dans ces vastes terrains que n'habitaient que quelques tribus indigènes. McGregor part pour le Honduras, et Douglas le suit. L'expérience fut de courte durée. Les fièvres, la malaria, la chaleur tropicale, la famine et l'antipathie des indigènes eurent vite raison des pauvres colons venus des Îles Britanniques. James Douglas fut transporté à Belize à demi-conscient, ramené à Boston sur un schooner, et traité par le Dr John Warren². C'était en septembre 1823. Il recouvre la santé et se prépare à retourner en Grande-Bretagne. Mais avant de quitter, on lui suggère fortement de visiter au moins un peu de cette vaste Amérique. Il projette alors de se rendre à Buffalo par le Canal Erié, de revenir par Toronto et Montréal pour y saluer à ce dernier endroit ses amis John Stephenson³ et Andrew Holmes⁴, qu'il avait connus à Edimbourg, et finalement s'embarquer à Québec.

Parti d'Albany avec le Canal il atteint Utica (N.-Y.) où un éboulis le force à s'immobiliser. Il attend à l'hôtel qu'on répare le bris. On apprend bien vite qu'il est chirurgien et on lui amène un fermier qui s'est enfourché. Il intervient, le guérit celui-ci lui donne \$50.00 et lui fait cadeau d'un cheval.

Il s'installe à Utica, épouse Hannah Williams, fait venir son jeune frère, George, âgé de 14 ans, donne des leçons de chirurgie et d'anatomie au Collège médical d'Auburn. Tout va bien et il est heureux. Il obtient clandestinement le cadavre d'un noir, serviteur du juge

2. John Warren. (1753-1815). Il fut un fondateur et le premier professeur de chirurgie et d'anatomie de l'école de médecine de Harvard. Son fils, John Collins Warren (1778-1856) fonda le Massachusetts General Hospital en 1811.

3. John Stephenson (1797-1842.) Né à Montréal, il étudia au Collège de Montréal. Il étudia la médecine avec le Dr Wm. Robertson et alla terminer à Edimbourg où il connut James Douglas. Il fut le premier registrar de l'Ecole de Médecine de McGill.

4. Andrew Holmes (1797-1860). Né à Cadix, il n'avait que quatre ans quand il débarqua à Montréal avec ses parents. Il étudia la médecine avec le Dr Daniel Arnould, puis alla les compléter à Edimbourg où il rencontra James Douglas. Il devint le premier doyen de l'Ecole de Médecine de McGill.

Kipp, qu'il dissèque. Dénoncé, il est fortement réprimandé par le juge et il promet de ne plus recommencer. Mais il recommence. Découvert de nouveau, il n'attend pas les remontrances du juge. Il entasse ses affaires importantes dans une petite sleigh (pung) et part en vitesse avec son épouse, traverse le Saint-Laurent sur la glace à Ogdenburg, et arrive à Montréal. Ses amis Stephenson et Holmes lui conseillent fortement de s'installer à Québec, qu'il atteint, comme on l'a vu, le 13 mars 1826.

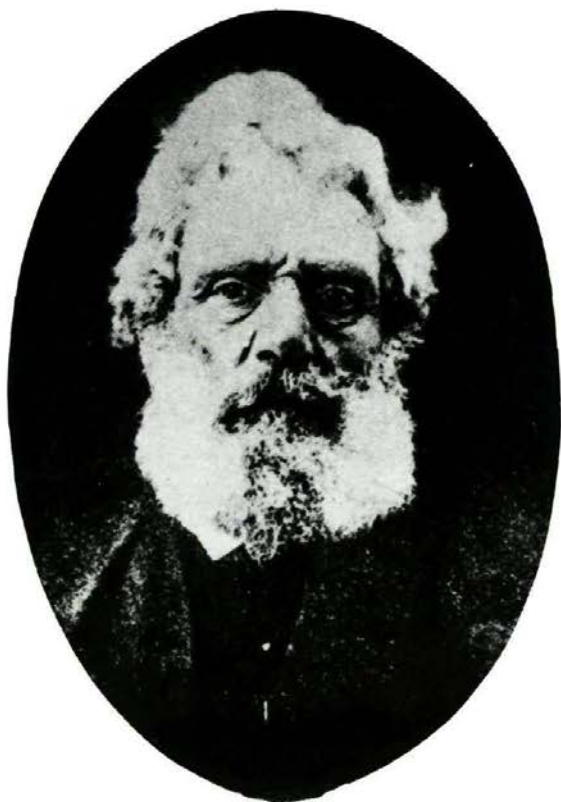
Il se fera vite une excellente clientèle. Son sens diagnostique et son habileté chirurgicale seront bientôt reconnus par ses confrères, en particulier par Joseph Painchaud⁵, le praticien populaire de Québec et le doyen de la profession qui préside à toutes les réunions médicales scientifiques et autres de Québec et de la région.

En 1837, avec Painchaud, il dirige les services de l'Hôpital de Marine et des Emigrants qui se crée une réputation enviable comme rendement et comme valeur d'enseignement. Son tempérament autoritaire et son esprit de discipline presque militaire lui procurent des ennuis, et en 1852, à la demande de Lord Elgin, on doit procéder à une enquête royale. Déjà, d'ailleurs, à cette époque il avait pratiquement quitté cet hôpital.

En 1845, à la demande expresse du Gouverneur Général, Lord Metcalfe, le Dr Douglas accepte le soin des aliénés. La situation de ces malades était déplorable. En 1824, un comité gouvernemental, sous la présidence de John Richardson, avait fait enquête et avait constaté le triste état dans lequel vivaient ces malades mentaux, parqués dans des hôpitaux ou dans des prisons, gardés étroitement, isolés dans des « loges » particulières et sans aucun contact avec le monde extérieur.

En 1843 et 1845, le bill Aylwin, qui devait proposer à la Législature un plan d'aménagement et de traitement, si possible, des malades mentaux, ne fut pas présenté, les députés ayant été trop occupés à autres choses. Lord Metcalfe, dès son arrivée en 1843, eut à coeur

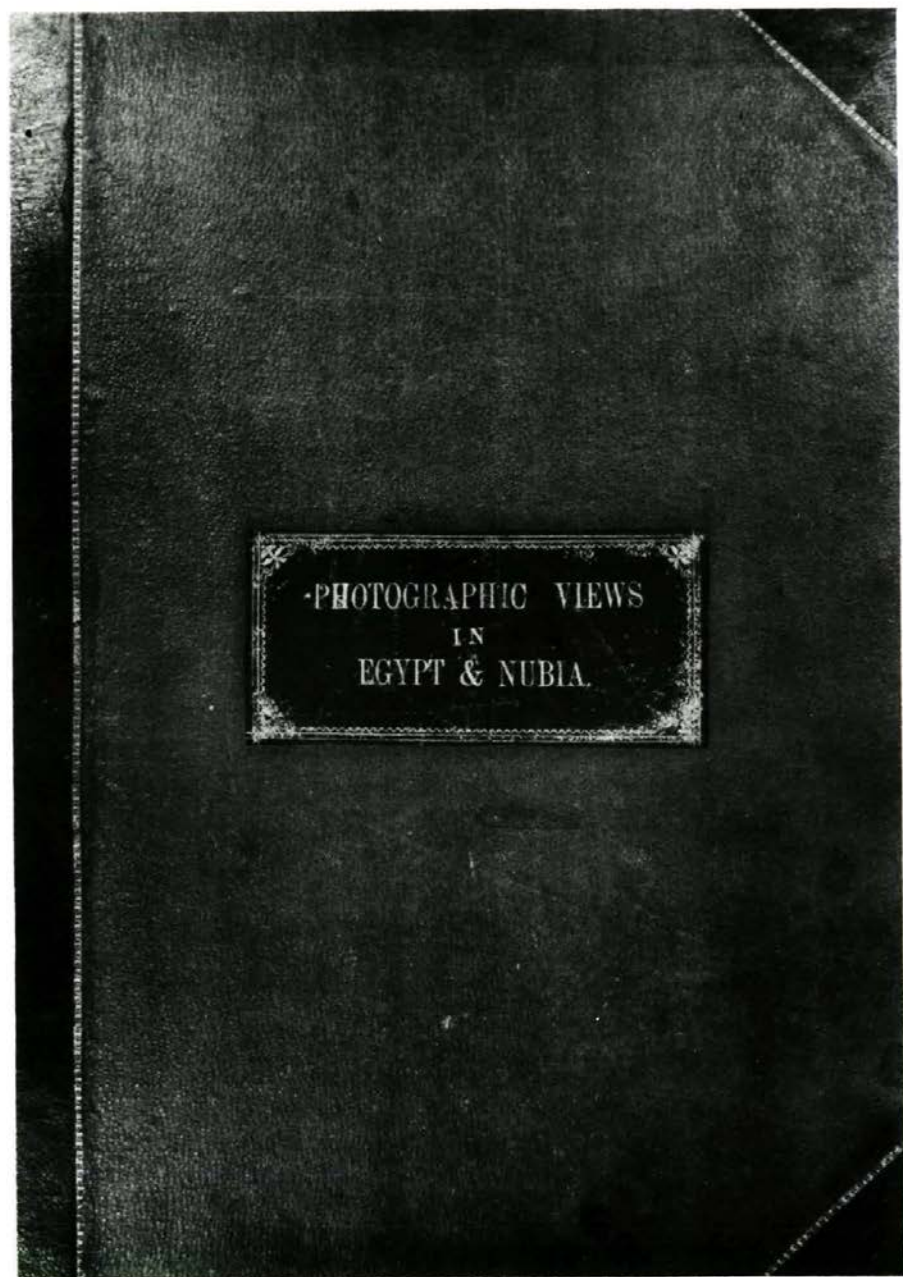
5. Joseph Painchaud, (1787-1871). Il était né à Québec. Il était un praticien habile et un conférencier très populaire. Voir: Sylvio LeBlond; Joseph Painchaud, *Union Médicale du Canada* Tome 82, Fév. 1953. Sylvio LeBlond: « Joseph Painchaud, conférencier populaire. » *Cahiers des Dix*. No 35. (1970) p: 69-95.



Le Dr James DOUGLAS
(1800 - 1886)



James et Naomi Douglas, 1860



Photos prises par le Dr James
Douglas et son fils James J. (1860-61)

d'améliorer le sort de ces malheureux et, en 1845, il prit sur lui-même de régler cette question et il s'adressa au Dr Douglas.

Celui-ci accepta et, avec les Docteurs Jos. Morrin et Charles Frémont, il loua le vieux manoir de Beauport, manoir construit par Robert Giffard en 1642, situé à 2½ milles à l'est de Québec. Avec les dépendances et deux acres de terrain on pouvait y loger 120 malades.

Il raconte dans ses Mémoires (Journals and Reminiscences — p: 198) le pathétique transfert des malades de l'Hôpital Général de Québec.

Ces patients étaient isolés dans des loges dont les plus grandes mesuraient 9 x 9 x 9. Elles n'avaient que deux ouvertures, une au plafond laissant passer un faible rayon de lumière. Ils n'en sortaient qu'une fois par semaine pour permettre le nettoyage de la pièce. A cet hôpital on avait érigé les premières « loges » en 1717 à la demande de Mgr de Saint-Vallier.

Le 15 septembre 1845, 23 malades quittaient l'Hôpital Général en voitures. Certains n'avaient pas vu le vrai jour depuis près de 20 ans. Ils étaient devenus abrutis, agressifs et se comportaient comme des idiots. Ils étaient heureux du changement et quittèrent docilement leurs locaux. Ils étaient tous excités à la vue des arbres, des voitures, des maisons et des gens de la rue. A l'Asile on les fit manger tous ensemble et vivre en commun. Ils devinrent doux comme des agneaux. Quelques-uns recouvrèrent suffisamment leurs esprits pour pouvoir retourner dans leur famille. On les occupa à de menus travaux. L'un d'eux, enfermé depuis 20 ans, s'empara d'un balai et demanda qu'on en donne aux autres. « Ce sont tous des fous, dit-il, je vais leur montrer comment on travaille. »

Le 28 septembre, 58 patients tenus sous bonne garde à la prison de Montréal et considérés comme violents, dangereux, arrivaient par bateaux. C'est le groupe qui a le mieux répondu au nouveau traitement de la vie en commun.

De l'Hôpital des Ursulines des Trois-Rivières, sept patients, enchaînés, ne cherchant qu'à mordre ceux qui les approchaient, furent admis à l'Asile. Libérés de leurs chaînes, ils devinrent doux et dociles.

La vie en commun, le travail organisé, les loisirs partagés, les soirées du jeudi présentées au public québécois par des interprètes locaux contribuèrent à changer le comportement des malades et favoriser, dans certains cas, une guérison.

Le contrat initial fut renouvelé et le gouvernement provincial s'immisça bientôt dans la conduite de l'hôpital.

En 1864, le Dr Jean-Etienne Landry achetait du Dr Douglas un quart des intérêts de celui-ci, et la demie qui restait fut promise au Dr François-Elzéar Roy, nommé médecin visiteur par le gouvernement, et le contrat fut signé de cet Asile qu'il avait construit et dirigé avec tout son cœur. En réalité le Dr Roy n'était que le paravent de M. Joseph Cauchon, avocat et journaliste, éditeur du *Journal de Québec*, député de Montmorency aux deux Chambres fédérale et provinciale. Il dut, à cause de cette intrusion financière dans les affaires gouvernementales, résigner son siège au provincial.

Le Dr Douglas se retira définitivement de la pratique médicale.

Il voyagea et s'occupa surtout de ses opérations minières qui n'allaient pas tellement bien et qui l'amènèrent finalement à une faillite totale.

En 1893, les Soeurs de la Charité (Soeurs Grises) se portèrent acquéreurs de l'Asile de Beauport qui devint l'Asile Saint-Michel-Archange. (Centre hospitalier Robert Giffard, aujourd'hui).

En 1849, il développe des troubles respiratoires et sent ses forces diminuer. Il abandonne la vie active, s'occupe de moins en moins de l'Hôpital de Marine et de plus en plus du traitement des aliénés, qu'il laissait circuler, travailler dans les jardins, se réunir et préparer des soirées musicales qui, tous les jeudis, attiraient le public de Québec.

Il décide de voyager en Italie et en Egypte. Il prend des leçons d'italien et son professeur, comme le reste de sa famille, dut se soumettre à ses habitudes autoritaires. C'est à cinq heures du matin que le docteur prenait sa leçon. A 6 heures il déjeunait et tout le monde devait déjeuner en même temps que lui. Ce n'est qu'en 1875, chez son fils, en Pennsylvanie, qu'il se départit de ses habitudes et se soumit à celles de sa nouvelle famille.

De 1851 à 1866 il passa neuf hivers en Italie et, surtout, en Egypte et en Palestine.

En 1852, son fils James l'accompagne. Il a quinze ans. On s'arrête en Angleterre où le docteur va saluer son vieux père et sa soeur, Madame Dale, à Darlington. Tous deux par la suite passent quinze jours en Egypte et le reste de l'hiver dans le sud de l'Italie. En Egypte, il fait la connaissance de Auguste Mariette, qui venait de mettre à jour le Sérapeum de Saqqara, près de Memphis. Il n'avait pas fait le Nil cet hiver-là. En 1854-55, le docteur amène avec lui toute sa famille: sa femme et ses deux fils, James Jr et Georges. La cousine Dale, de Darlington, les accompagne. On fait le Nil jusqu'à la première cataracte, à Assouan, puis, en bateau, on se rend à Jaffa, en Palestine, et de là, à cheval jusqu'à Jérusalem. On venait de mettre à jour les anciennes carrières sous la ville. Le groupe visite cette carrière où, présumait-on, avait puisé Salomon pour construire le Temple, 900 ans avant Jésus-Christ. C'est durant ce voyage qu'il fit partie du premier groupe de Chrétiens qui fut autorisé à visiter la mosquée d'Omar. Il avait assisté avec son épouse et sa nièce à une cérémonie de la Semaine Sainte à l'église du Saint-Sépulcre. A sa sortie il rencontre le consul de France qui lui apprend que dans une heure, le Duc de Brabant, prince héritier de Belgique, visitera la mosquée et que le Pacha en avait été avisé par Constantinople. Cette mosquée est située à l'endroit même où s'élevait le temple de Salomon. On y acceptait difficilement les Juifs et les chrétiens, mais jamais les femmes. Le consul lui refuse toute recommandation et le consul britannique le retourne en lui disant que sa présence serait suffisante pour provoquer une émeute.

Avec ses deux femmes il s'en va directement chez le Pacha, dont les appartements étaient contigus à la mosquée. Celui-ci le reçoit. Le docteur lui explique qu'il a deux femmes avec lui qui l'attendent dans l'anti-chambre. Le Pacha, très affable, invite les femmes à pénétrer dans ses appartements. Juste à ce moment le Duc de Brabant arrive avec sa suite. Le Pacha se lève et dit au docteur et à son groupe de le suivre, et tous traversent le parvis du temple à la suite du Prince. Un derviche, à la vue des femmes sur le parvis, à l'intérieur du lieu sacré, se met à crier. On le saisit, on le fait taire et on l'éloigne en toute vitesse. On dirige les intrus au pas de course à travers le parvis et on les fait sortir aussi vite par une porte de côté qui donnait sur le quartier juif.

Il raconte dans ses "Reminiscences" un incident typiquement biblique qu'il a vécu le même hiver. Lui et son fils revenaient du Jourdain, où ils s'étaient baignés. Le long de la route qui va de Béthanie à Jéricho reposait un Arabe gravement blessé. Des bédouins l'avaient assailli la nuit précédente, l'avaient dépouillé de ses biens et abandonné le long de la route. Le Sheik qui les accompagnait descend de sa monture et, avec l'aide du docteur et de son fils, y installe le blessé, et le conduit en tenant le cheval par la bride jusqu'à la demeure la plus rapprochée, et le confie à ses occupants. C'était le 9 avril 1855. Le docteur se rappela la parabole du Bon Samaritain qu'a racontée saint Luc dans son évangile.

Son fils raconte qu'un jour, sur le Nil, on vit venir dans un petit bateau un Arabe qui cherchait le docteur Douglas. Celui-ci, qui venait en Egypte presque tous les hivers, était connu comme un grand médecin. L'Arabe venait chercher le docteur pour son maître gravement malade. Celui-ci était un riche marchand qui trafiquait aussi bien la chair humaine que les perles. Il faisait une pneumonie et « nous passâmes, tous les deux, une semaine chez lui », dit son fils. Le malade guérit. Reconnaisant, il lui offrit de lui envoyer un hippopotame jusqu'à Québec. Et James Jr, ajoute: « Ce ne fut pas la première fois que mon père refusa un honoraire. »

Ils retournèrent en Egypte durant l'hiver 1860-61. Ils prirent des photographies et en firent un album. Le 25 décembre 1874, peu avant son départ pour les Etats-Unis, il remit cet album au Dr Jean-Etienne Landry,⁶ avec cette dédicace:

My Dear Sir,

I have remarked your career with great interest when you were a student of Medicine — When you subsequently filled the office at House Surgeon to the Marine and Emigrants Hospital — and when you finally took and held one of the foremost places in the ranks of the profession.

6. Dr Jean Etienne Landry. (1815-1884). Il fut un des fondateurs de la Faculté de Médecine de l'Université Laval, et co-propriétaire de l'Asile de Beauport. Voir: Jules Landry: Conférence prononcée à la Société Historique de Québec et à la Société Canadienne d'Histoire de la Médecine le 25 octobre 1965. Philippe Sylvain: Jean Etienne Landry. Les Cahiers des Dix. No 40. 1975.

My more intimate relations with you, in connection with the Quebec Lunatic Asylum, deepened my sense of the sterling value of your character.

The professional services which you and Dr Russell rendered to me while I suffered from the effects of a comminuted fracture of the bones of my leg, were the means of saving my limb, and in all probability my life.

As a small acknowledgement of my obligation to you on that occasion, I have to ask your acceptance of a few photographic views and descriptions of scenes and occurrences in the valley of the Nile, taken and described by my son and me.

They may occasionally serve to remind you of me.

To: Dr. Landry.

James Douglas.

Il semble bien que cette fracture ait été encore assez récente, puisque en mai 1875, il écrivait à Chiniquy, avec qui il avait combattu l'alcoolisme autrefois et lui raconte que depuis son accident il a le temps de brasser des souvenirs et se rappeler les gens qu'il a connus.

Cet album est aujourd'hui la propriété de la Bibliothèque Centrale de l'Université Laval (Pavillon Bonenfant). Sa présence à cet endroit m'a été signalée par M. Philip J. Weimerskirch, bibliothécaire à l'Université de Rochester (N. Y.) lors du Congrès de la Société Internationale d'Histoire de la Médecine à Québec, en 1976. Les nombreuses recherches qu'il a faites tant aux Etats-Unis qu'au Canada lui ont permis de conclure que cet album est unique qu'il n'en existe aucun autre exemplaire. D'ailleurs l'album lui-même ne reproduit aucun nom d'éditeur ou d'imprimeur.⁷

Il est recouvert de cuir rouge. Les coins et le dos sont d'un rouge plus foncé. Il a 16½" de hauteur par 13" de largeur. Les photographies occupent, à l'intérieur, l'espace gauche tandis qu'à droite on y

7. M. Philip J. Weimerskirch. The Edward G. Miner Library, School of Medicine and Dentistry. The University of Rochester. N.-Y. Lettre personnelle datée du 3 novembre 1976.

trouve une légende signée du Dr James Douglas ou de son fils James Jr. Ces photographies ont chacune 10¾" par 8". Elles sont au nombre de 37.

Sur la couverture, en son centre, sont inscrits, en lettres dorées, ces mots :

Photographic Views taken in Egypt and Nubia during the
winter 1860-61 James Douglas. Glenalla.
Janvier 1862.

La première photographie représenté le bateau qui les a transportés, son fils et lui, sur le Nil durant l'hiver 1860-61. C'était une « dahabieh », une barque d'environ 100 pieds de longueur dont la moitié est occupée par des cabines ou appartements. Elle a de 12 à 15 pieds de largeur et possède un mat garni d'une grande voile triangulaire.

Chaque cabine a quatre pièces et une toilette. Les pièces sont décorées de scènes du Nil, garnies de divans et de vases décoratifs. Le propriétaire du bateau fournit la lingerie et les ustensiles, un surveillant, un pilote et treize rameurs. Le voyageur doit se pourvoir d'un dragoman ou interprète, sorte de maître d'hôtel qui s'occupe de la cuisine, de l'achat des aliments. Il doit aussi se faire accompagner, à ses frais, d'un cuisinier, un Nubien habituellement, et d'un homme à tout faire. Celui-ci s'occupait surtout de transporter les appareils photographiques et assistait à la prise des photographies. Les viandes avaient un goût particulier qui pouvait laisser croire qu'on venait de manger peut-être du boeuf, peut-être du buffle ou tout simplement du chameau, sans pouvoir deviner lequel des trois.

Le docteur Douglas insiste sur le fait que ces barques à touristes sont toutes nouvelles. Autrefois on devait louer une place sur un bateau arabe, une « canjia », sur lequel s'entassaient équipage, voyageurs, soldats, puces, poux, mouches, rats, saletés et odeurs nauséabondes et insupportables.

Il rend hommage à Méhémet-Ali qui a débarrassé l'Egypte du joug des Mameluks et fait progresser le pays, oeuvre que ses successeurs ont continuée. A cette époque, Saïd, un fils de Méhémet-Ali, régnait. En 1804, Méhémet-Ali, un Albanais, officier de l'armée turque, se pro-

clama Pacha. Il se débarrassa par la ruse des Mameluks, esclaves géorgiens et albanais, qui avaient pris le pouvoir et contrôlaient le pays. En 1840, l'Égypte est prospère. La Porte passe une convention avec la France, l'Angleterre, la Russie et la Prusse qui envoient des délégations et des consuls en Égypte. Ali se proclama pacha héréditaire et sa dynastie prit fin avec la révolution nassérienne, et avec Farouk, en 1952. Méhémet-Ali est mort en 1849.

Les fouilles systématisées des temples et des pyramides se sont organisées dès le milieu du XIX^{ème} siècle, et, en 1861, Auguste-Edouard Mariette, qui, avait succédé à Jean-François Champollion en 1858, était directeur du Service des Antiquités. C'est à l'esprit progressif des fils de Méhémet-Ali que James Douglas attribue l'organisation de ces bateaux confortables. L'agence Thos. Cook organisa bientôt des randonnées sur le Nil sur des bateaux semblables dont on retrouvait encore des échantillons peu utilisés en 1976.

Quand le vent est bon, dit le docteur, les rameurs flânent, dansent, battent de la « darabouka » et chantent. Par contre si le vent est tombé, ils rament prudemment à travers les obstacles à la vitesse d'un mille et demi à l'heure.

Le but de ce voyage sur le Nil qu'ils connaissaient déjà assez bien semble avoir été surtout la prise de photographies. Ces 37 photographies se succèdent dans un ordre géographique qui laisse croire qu'elles ont été prises en remontant la rivière. Les voyageurs se sont rendus jusqu'à Korusko, la métropole commerciale de la Nubie, le point de rencontre de nombreuses caravanes. C'était le 24 janvier 1861. Non loin de la ville existe un cimetière chrétien. Ce soir-là ils assistent à l'inhumation d'une jeune Anglaise, Mary Walton, décédée sur le navire qui la ramenait de la deuxième cataracte.

La prise de photographies n'était pas chose facile. On devait user de subterfuges pour ne pas retarder l'évolution du bateau. Certains monuments ont échappé parce qu'ils ont été croisés la nuit ou après le coucher du soleil. Le soleil et la lumière constituaient deux nécessités à la prise des photographies de même que la situation des monuments vis-à-vis de ces deux éléments. Certaines prises ont été ratées par des accidents de toutes sortes survenus aux négatifs.

Pour réussir de bons clichés il fallait parfois partir à deux ou trois dans une chaloupe avec tout l'attirail nécessaire. On ramait dur, on prenait de l'avance sur le bateau, et une fois le travail terminé il fallait ramer de nouveau, parfois pendans une bonne heure pour rattraper le dahabieh. La veille de l'expédition on préparait les négatifs qu'on insérait soigneusement dans un large porte-feuille. Le lendemain on partait avec la caméra pliante (folding), le tripode et les négatifs. Il fallait trouver un endroit obscur pour introduire les négatifs dans l'appareil. Souvent les chambres des temples qu'on venait photographier servaient à cet effet. On utilisait un papier enduit de cire ce qui permettait d'éviter l'emploi de l'éther ou du collodion, substances trop volatiles pour le climat sec et chaud de l'Egypte à cette époque de l'année. Les images obtenues avaient une couleur brun foncé (sépia). L'objet était très apparent si l'éclairage était suffisant et recherché. Les fonds sombres ou mal éclairés ne laissent deviner que les contours. Le docteur et son fils écrivent à tour de rôle la légende qui accompagne chacune des photographies. Ils décrivent les monuments et leurs ruines, les lieux où ils se situent, leur entourage, leur histoire et la gloire des Pharaons bâtisseurs à Memphis, à Thèbes, à Karnac, à Louksor, à Abou-Simbel, à Assouan, à Philae, depuis Zoser jusqu'aux Ptolémées.

Ils racontent aussi les spoliations, les vols, les pillages dont ils ont été l'objet, les ventes clandestines d'objets réels ou truqués extraits des tombeaux ou fabriqués et vendus sans vergogne par des marchands amasseurs de trésors, fabricants de substituts qu'ils vendent à des prix exorbitants aux voyageurs crédules et ignorants de leurs techniques.

Mustapha Aga était le prototype de ces spéculateurs. Il est photographié (16ème photo) devant la colonnade du temple de Louksor avec ses enfants et, naturellement, sans ses femmes. Mustapha était un bédouin qui avait voyagé avec la Marine britannique. Il avait vu l'Angleterre et les Indes. Il en était revenu parlant l'anglais, mais ayant perdu une bonne partie de son nez et de ses croyances religieuses. Il avait réussi à se faire nommer vice-consul de Grande-Bretagne et des Etats-Unis sans salaire, mais avec permission d'explorer et de faire de excavations. Il demeurait dans une des chambres du temple qu'il avait aménagée succinctement et il étalait les drapeaux des pays qu'il représentait dès l'arrivée d'un bateau voyageur.

Dès l'arrivée de la dahabieh, il s'empresse d'envoyer aux voyageurs un cadeau d'une chèvre ou d'un mouton qui, accepté, exposait le voyageur à toutes les redevances et exigences du vice-consul par la suite. Il ne se gênait pas et se faisait bien payer. Ne recevant pas de salaire, il fallait bien, quand même, qu'il fasse vivre sa famille. Le Dr Douglas, averti par ses voyages, antérieurs, refusa la chèvre que lui offrit Mustapha, l'avisant qu'il n'acceptait pas de cadeau. Cette tactique lui permit d'obtenir, moyennant rétribution, une statuette antique, que lui avait offert à un prix exorbitant un Arabe d'un village voisin sur qui le vice-consul avait droit de regard. Il avait, de la même façon acheté, l'année précédente, une momie pour M. Barnett, du musée de Niagara, pour sept « pounds ».

A Memphis (photo No 2), il photographie la statue de Ramsès II allongée dans une tranchée profonde, attendant que le British Museum qui en a fait l'acquisition, trouve les fonds nécessaires pour en assumer la mobilisation et le transport. Cette statue est encore là sans ses jambes. Une galerie l'entoure et permet aux visiteurs de la mieux voir⁸.

A Saqqara, près de Memphis, (photo No 3) il photographie une des neuf pyramides dont l'ancienneté dépasse celles de Gizeh. Mariette qui, en 1851, a étudié et mis à jour, à cet endroit, tout un ensemble de pyramides, de caves souterraines, de sarcophages, a pu établir que ces monuments remontent aux III^{ème} et IV^{ème} dynasties, soit vers 2800 A. C.

A Minieh, à 160 milles du Caire, on raffina le sucre de canne. Tout d'abord le sucre était brut, non blanchi et on l'exportait, le Prophète n'en permettant pas l'usage à ses fidèles, mais en 1860, on le blanchissait et on le mangeait en Egypte. Le docteur est frappé de la relâche qui règne dans les pratiques religieuses de la population et de l'équipage. En 1851, lors de son premier voyage sur le Nil, les 15 membres de l'équipage faisaient assidûment leurs prières à Allah, et deux seulement avaient bu du vin qu'on leur avait offert, et en cachette encore. En 1860, personne ne priait. Un seul voulut le faire et on le ridiculisa. Tout le monde buvait du vin au grand jour.

8. Guide Bleu : « Du Caire à Abou-Simbel ! » Librairie Hachette 1978. P.: 99.

A Oaïoot (Assiout), l'ancienne Lycopolis, (photo No 6) il existe un vaste cimetière musulman, l'équivalent de la cité des Morts du Caire. Les tombes des hauts fonctionnaires sont recouvertes d'un dôme. Les corps y reposent à peine enterrés, la face tournée vers La Mecque, la poitrine complètement à nu. A 25 milles de là, à Moabdeh, dans les monts arabes, existent des grottes naturelles qu'ont envahies les chauves-souris. On y pénètre par un passage étroit et on s'y introduit avec peine à travers les nombreux stalactites. Au fond s'étalent de nombreuses momies de crocodiles et des momies humaines. Elles sont enveloppées de tissu, de branches de dattiers et ficelées avec soin. Souvent dans le même paquet on trouve l'homme et son crocodile. Le tout dégage une odeur repoussante et les pillards n'étaient pas encore parvenus jusque-là.

Suit dans l'album (photos 7 à 20) une série de photographies prises à Thèbes, à Louksor et à Karnak.

La plaine de Thèbes a trois milles de largeur et un mille et demi de longueur. Elle est située sur la rive gauche du Nil. Elle est entourée de monts abrupts. Elle est très fertile. Thèbes était déjà une grande ville et la capitale de l'Egypte, vers l'an 3500 A.C. Ménès fonda Memphis et en fit la nouvelle capitale. Plus tard, le Haut Empire (Thèbes) et le Bas Empire (Memphis) s'unirent pour former le Moyen Empire. Thèbes redevint la capitale de l'Egypte au cours de la période florissante des XVIIIème et XIXème dynasties. La plaine se couvrit de temples, de palais et de tombeaux. Après Ramsès III la ville perdit de son importance, et Tanis, dans le Delta, devint la nouvelle capitale. En 1860, six de ces monuments étaient encore en état de conservation suffisant : Karnak et Louksor sur la rive est du Nil; Medenet Habou, Le Rameuseum, Goornah, et le petit temple de Dehr-el-Medinet construit par les Ptolémées sur la rive ouest. Les deux "Colosses" élevés à l'entrée du palais de Thotmoses étaient presque entièrement détruits. Dans les premiers siècles de la Chrétienté, l'Egypte se convertit rapidement, et la Thébaïde devint le centre de la vie monastique. Les ermites et les anachorètes étaient nombreux. Des églises furent aménagées dans ces anciens temples païens et n'y laissèrent malheureusement qu'une de mauvaises traces. James Jr admire la splendeur de l'avenue des sphinx qui relie le temple de Louksor à celui

de Karnak, surtout le magnifique obélisque resté en place pendant que son vis-à-vis repose sur la Place de la Concorde, à Paris, depuis 1831.

Après un court arrêt à Esné (photos 20 et 21) où l'on visite un ancien temple, le bazar et le palais du pacha, on arrive, après 34 jours de navigation et 500 milles du Caire, à Assouan. Un éboulis obstrue la voie habituelle et on doit contourner l'île Eléphantine et de multiples rochers à fleur d'eau pour y parvenir. La ville est sale et grouillante de gens venus de tous les pays environnants. Là commence la Nubie, le pays de Kush; là se rencontrent les caravanes venant d'Abyssinie, du Soudan et de l'intérieur de l'Afrique. Une caravane arrivait justement et une foule de gens demi-nus, à l'aspect sauvage, plus ou moins noirs, parlant l'arabe ou un de ses dialectes s'occupaient à décharger 300 chameaux sur les rives du Nil. Ils transportaient du séné, des dattes, de l'ébène et des défenses d'éléphants dont quelques-unes avaient plus de neuf pieds de longueur et pesaient 160 livres.

A Assouan on atteint la première cataracte (photo no 24). Le Canadien, habitué aux grandes chutes et aux rapides sauvages, n'est pas très impressionné par ces obstacles, ces îlots, ces cailloux qui émergent de l'eau et rétrécissent considérablement le lit de la rivière. Des Arabes dirigent au moyen de câbles le bateau à travers la rivière tourmentée.

A sept milles d'Assouan, et à deux milles environ au-dessus de cet amas de cailloux qu'on appelle la cataracte, le Nil s'élargit et forme un magnifique bassin entouré de monts escarpés. Au milieu de ce bassin s'élève l'île de Philae et ses temples, dont l'Hypaethral est un des mieux conservés et des plus beaux que possédait l'Egypte ancienne. James Jr raconte que les photographies de Philae prises en remontant le Nil ont toutes été ratées et que celles qu'il rapporte ont été prises au retour. Cette île, autrefois un lieu de pèlerinage surtout au temps des Ptolémées, était fortement peuplée. Elle est actuellement déserte et les ruines de monuments anciens l'occupent dans presque toute sa superficie. (Photos 24 à 28)

Plus loin, à Tafa, le Nil coule à travers une vaste plaine. Des temples pharaoniques sont décorés à l'intérieur de fresques chrétiennes

témoins du passage de la Chrétienté dans ces lieux à l'époque où la Thébaïde fourmillait de moines et d'ermites. (Photo 29).

A Kalabshe, vingt milles plus loin, des tombes ont été creusées dans les montagnes qui bordent le Nil. Elles sont vides; tout a été pillé. A Dakkah, un temple de l'époque de Ramsès II a été reconstruit par les princes éthiopiens qui ont régné sur la Nubie pendant quelques siècles (Photos Nos 30 et 31). L'un d'eux, Ergaménès, mit fin à la dictature des prêtres d'Amon vers 250 A.C. A Sabooa, à travers les temples et les sphinx s'ébattaient les petits bédouins offrant aux touristes des crocodiles momifiés.

Les Nubiens sont beaux, gais et agréables, et on résiste difficilement à ces enfants attachants qui tendent la main. Si les Nubiens n'avaient pas l'habitude de s'enduire d'huile de ricin avec son odeur repoussante, leur compagnie serait beaucoup plus intéressante que celle des Egyptiens sales et spéculateurs. (Photo No 32).

Korusko est le centre commercial de la Nubie, ou du moins l'était à cette époque. C'est le point de rencontre des caravanes qui viennent d'Abyssinie, du Soudan et d'ailleurs. On y voit des gens de toutes les couleurs plus ou moins couverts d'habits disparates, quand ils en ont. Tous dégagent cette odeur d'huile de ricin qui, sous le soleil tropical, prend une ampleur des plus désagréable. Les voyageurs ont dû passer une journée entière à Korusko à cause de vents contraires. A un mille environ du village, ils aperçurent trois tombeaux chrétiens d'allure récente. Un seul portait une inscription qui se lisait comme suit : « Hic iacet Rev. W. Michael Wurmitch, Miss. a Cent. Afric. Obiit 3 Feb. 1956. R.S.C. »

Le soir, deux dahabiehs accostèrent au quai. Toutes deux venaient du sud, de la deuxième cataracte. L'une portait le frère du Roi de Suède et sa suite, l'autre apportait un cadavre, celui d'une jeune Anglaise, récemment mariée et qui était morte le jour même. On lui fabriqua une tombe et le lendemain elle alla rejoindre les trois autres dans la vallée. Elle fut placée tout à côté du Rev. Michael Wurmitch. Sur une planche on inscrivit : « Sacred to the memory of Mary Walton, who died Jan. 21, 1861. » (Photos Nos 33 et 34).

Ibreem (Photo No. 35) est une colline d'environ 800 pieds de hauteur. Elle est farcie de tombeaux anciens (1600 à 1450 A.C.) qui ont été en grande partie dépouillés, excepté ceux qu'on ne peut

atteindre qu'au moyen de cordes ou de longues échelles. Il semble bien que sur le sommet de cette colline une ville très achalandée avait existé au cours des siècles. On y trouve une église chrétienne en assez bon état de conservation.

Les deux dernières photographies (Nos 36 et 37) représentent l'une, le temple de la reine Nefer Tari et l'autre une des colossales statues de Ramsès II. L'entrée du temple était presque complètement obstruée par des bancs de sable. On pouvait y pénétrer quand même. Il y faisait une chaleur étouffante. On y fit du feu et on prit un bain turc. L'illumination créée par la flamme scintillante engendrait un spectacle féérique qui faisait revivre dans l'esprit des voyageurs des scènes rappelant celles qui ont pu exister trente-trois siècles auparavant. Les quatre colossales statues de Ramses II sont encore considérées comme une des merveilles du monde. Elles ornaient la façade du temple qui pouvait avoir une centaine de pieds de hauteur et ces quatre statues s'élevaient chacune à 66 pieds du sol. Abou Simbel, où l'on trouve ces statues colossales, est situé à 180 milles au sud d'Assouan.

La Nubie est un vaste désert qui s'étend de la première à la sixième cataractes, d'Assouan à Khartoum. Le Nil la traverse et lui apporte certains îlots de terres arables qui permettent à ses peuplades d'y vivre. En 1860, la Nubie était encore sous l'influence égyptienne. Ce n'est qu'une vingtaine d'années plus tard que les Anglais y pénétrèrent pour y créer, dans le sud, le Soudan anglo-égyptien.

Le grand barrage d'Assouan, construit de 1960 à 1965, a créé un lac d'une centaine de milles de longueur. On a pu sauver de l'inondation une bonne partie des grandes œuvres pharaoniques. Des temples ont été découpés rassemblés et déménagés. On retrouve à New-York, à Leyden, à Turin et à Madrid. A Abou Simbel les temples et les statues ont été transportés au sommet de la montagne au pied de laquelle ils reposaient à une hauteur de cent pieds environ.

La photographie, en 1860, venait à peine de dépasser sa période expérimentale et l'obtention de bons clichés comportait des notions et des manipulations qui n'étaient pas encore à la portée de tous. Pierre Gustave de Lotbinière avait apporté, en 1839, des daguerréotypes qu'il avait pris en Méditerranée. Notman, en 1859, multipliait

les essais photographiques particulièrement en stéréoscopie. On retrouve dans le Journal du Séminaire de Québec (Vol. I. p: 120) que «... les élèves de physique font prendre leurs portraits au daguerréotype sur une seule plaque qu'ils laisseront au Séminaire.» C'était le 10 juin 1851. En 1865, J. E. Livernois prenait des vues photographiques «des ruines et de la partie incendiée du Séminaire.» Cet art photographique qu'avaient pratiqué les Douglas durant ce voyage sur le Nil a été entretenu et développé par la suite, en particulier par James Jr, car celui-ci était délégué, à titre de photographe, pour accompagner une expédition canadienne à Sioux City pour y observer l'éclipse solaire du 7 août 1869.

Il se dégage de ce voyage qui a duré tout près de quatre mois un mélange d'observations disparates où se marient la description historique des temples, des colonnades, des palais, des obélisques, au milieu d'une population grouillante, sale, qui pille les trésors accumulés depuis des siècles et entretient un commerce crapuleux de toutes ces antiquités.

En 1859, le Dr Douglas avait rapporté d'Égypte deux momies qu'il se plaisait à montrer à ses amis.

Voici ce qu'écrivait *Le Canadien* du 4 juillet 1859 :

« M. le Dr Douglas nous faisait l'autre jour l'obligeance de nous montrer à sa maison de campagne de la Canardière (Glenalla) deux momies qu'il a importées d'Égypte, d'où il est de retour depuis un peu plus d'un mois, pour une institution scientifique du Bas-Canada, et qui datent de près de 3000 ans avant l'Ere chrétienne. L'une est un prêtre encore revêtu de ses habits sacerdotaux et la tête ceinte de ses bandelettes sacrées, enfermé dans un double cercueil, littéralement couvert sur les quatre faces d'hiéroglyphes qui racontent l'histoire de sa vie, de ses bonnes et mauvaises actions, en présence des divinités qu'il avait servies et qui ne sont que des monstres demi-hommes et demi-bêtes. Dans cette tombe ont été trouvées, avec les ustensiles qui avaient servi à son usage, de petites statuettes, des vases portant le chiffre du temps, son anneau pastoral, frappé au même écusson, et sur son linceul, fait en toile de papyrus, et dont nous avons un lambeau en notre possession, divers signes symboliques. L'autre est une femme de qualité, de quelques cents ans postérieure à la pre-

mière. Les deux cercueils, qui ont la forme des corps qu'ils contiennent et une des extrémités n'est que la reproduction des traits des cadavres qu'ils contiennent, sont dans un état de conservation parfaite.

« Nous devons aux goûts de M. le Dr Douglas pour les choses de la science et de l'antiquité, l'avantage de posséder tout un musée d'antiques qu'il met à la disposition de ses amis de la meilleure grâce du monde. Mais ses deux dernières importations l'emportent à notre avis, sur tout ce qu'il avait déjà rapporté de ses voyages précédents aux bords du Nil. »

Le *Ottawa Free Press* du 29 juillet 1889 publiait l'article suivant :

« Romance of an Egyptian Mummy »

Interesting story of the late Dr Douglas of Québec.

« Many years ago, the late Dr Douglas of Québec obtained the mummy of an Egyptian princess and shortly afterwards delivered a lecture in Québec upon Egypt and the mode of embalming en vogue amongst, ancient people of that old historic land. During the lecture the head of the mummy was unrolled and the audience was surprised at the length and beauty of the hair which adorned the long preserved form of the princely daughter of the Pharaohs. Several of the young bloods of Quebec procured each a lock of hair of the Sesostrian princess, and had gold lockets made containing nicely braided locks of the same, imagining, doubtless that they came from the head of the rescuer of Moses from the Nile. Their delusive dream, however, banished, when at the final and complete stripping of the mummy it was discovered that the remains of the defunct Egyptian did not belong to these of which Princesses are made. The lockets, consequently, were at a discount, and rapidly disappeared from the watch chains of the admirers of the sister of Cleopatra. The mummy in question, it was calculated, was the remains of an Egyptian who had died four hundred years ago. A quantity of peas of a peculiar kind were found in its hands, some of the lineal descendants of which may at present be seen growing in the garden of the city clerk in the classic quarter of the Capital.

The stalks are about five feet high, and differ very much from ordinary pea stalks in the peculiarity that the blossoms, which are beautiful, grow all of the top. « Sic transit gloria mundi. »

Le *Canadien* du 5 août 1889 reproduisait ainsi l'article du *Free Press* :

« Une momie égyptienne à Québec. »

« Le *Free Press* d'Ottawa réédite une histoire déjà connue d'un fort bon nombre de Québécois; l'acquisition d'une momie en Egypte par le Dr Douglas, son transfert à Québec, et l'erreur longtemps accréditée sur le nom et le sexe du personnage momifié »

Voici le récit du *Free Press* :

« Il y a déjà plusieurs années que le Dr Douglas de Québec avait acheté la momie d'une princesse égyptienne; quelque temps après il donna une conférence à Québec sur l'Egypte et sur le procédé dont se servaient les anciens habitants de ce pays pour embaumer les corps.

« Pendant sa conférence, il montra à ses auditeurs la tête de la momie; tout le monde fut surpris de constater la longueur et la beauté de la chevelure, qui fut pendant si longtemps celle de la princesse, fille des Pharaons. Grand nombre de jeunes gens de Québec s'empressèrent de se procurer une tresse de ses cheveux, et de la conserver soigneusement dans un loquet en or, attaché à leur chaîne de montre.

« Mais bien grand fut leur désappointement, quand on découvrit que la momie en question n'était pas du tout féminine; on le comprend les loquets disparurent promptement des chaînes de montre de ceux qui s'étaient faits les admirateurs enthousiastes de la prétendue soeur de Cléopâtre. On s'était aperçu à force de recherches que la momie n'était que les restes d'un Egyptien, mort il y a environ quatre cents ans.

« On trouva dans ses mains une certaine quantité de pois d'une forme particulière; on peut voir dans le jardin du greffier de la cité des pois originaux de ceux-ci. Ils sont haut de cinq pieds et diffèrent beaucoup des pois ordinaires qui n'atteignent jamais cette hauteur. »

Le Dr James Douglas vécut près de cinquante ans à Québec. En 1834, il avait acquis une maison très confortable dans le quartier huppé du Québec d'alors, sur la Place d'Armes, en face du palais du Gouverneur. En 1842, il s'était fait construire une maison de campagne à Beauport, maison qu'il avait baptisée du nom écossais de « Glenalla ». Il aimait ce coin de pays qu'il fréquentait surtout en été. Il aimait la pêche et souvent il allait à la rivière Montmorency agacer le poisson.

Quand, en 1845, il accepta de s'occuper des aliénés, il chercha un endroit convenable près de Glenalla et acheta la seigneurie de Beauport, propriété du Colonel Gury, et y fit construire à quelques distances de sa maison le premier asile de Beauport. Il avait plusieurs propriétés à Québec qu'il vendit plus tard. Le Séminaire de Québec, en 1851, acheta une maison qui lui appartenait au coin des rues Sainte-Famille et de La Fabrique, maison qu'il revendit au pharmacien John Larocque, en 1909.

En 1857, il devint veuf et alla habiter Glenalla. En 1823, il avait épousé Hannah Williams, à Utica. Celle-ci mourut en 1830 de tuberculose pulmonaire. Elle lui avait donné deux enfants, dont une fille, Jane Annie, morte en octobre 1831⁹, à l'âge de 14 mois, et un fils né en 1830, et apparemment mort peu après sa naissance. Le 13 octobre 1831, il épousait Elizabeth Ferguson, fille d'Archibald Ferguson de Québec. Deux fils sont nés de ce mariage: James, né en 1837, et George, en 1839. Celui-ci est décédé en 1859 à Woolwich, en Angleterre, peu après avoir obtenu son grade d'officier des Armées Impériales.

James Jr obtint son B.A. de l'Université Queen's à Kingston. Il alla ensuite étudier la théologie à Edimbourg, mais refusa de signer le Westminster Confession of Faith¹⁰. Il revint à Québec et malgré qu'il ne fit pas de ministère, on l'appela toujours le Révérend. Il étudia la médecine pendant deux années à Laval, mais bientôt il se spécialisa en chimie avec Sterry Hunt, science qu'il enseigna au Collège Morin. Avec Sterry Hunt, il mit au point une méthode rapide d'ex-

9. Jane Agnes Douglas: Died: On Saturday last, Jane Agnes, aged 14 months daughter of Mr James Douglas of this city. Quebec Mercury: october 4th 1831.

10. Westminster Confession of Faith. Le Westminster Confession of Faith était d'inspiration calvinistes. John Wesley l'avait répudié, parce qu'il ne croyait pas à la prédestination. James Douglas, Jr refusa de le signer.

traction du cuivre qui l'amena à vivre aux Etats-Unis où il acquit une réputation d'ingénieur métallurgique et une fortune en Arizona. En 1860, il avait épousé Naomi Douglas de Glasgow.

Le Dr Douglas s'était procuré une certaine aisance de sa pratique médicale et chirurgicale; il avait aussi fait des transactions immobilières heureuses.

Il fut moins chanceux dans ses spéculations minières. Il fit une faillite totale et dut vendre au shérif sa propriété de Glenalla à laquelle il était très attaché. Le Séminaire de Québec acheta cinquante acres de sa ferme de Beauport au montant de \$6000. pour agrandir sa ferme de Maizerets, à la Canardière.

En 1875, il partit pour les Etats-Unis. Il alla vivre chez son fils James, qui demeurait alors à Phoenixville, en Pennsylvanie. Il apporta avec lui toutes ses collections égyptiennes.

La vieille maison de pierre qu'habitait la famille Douglas à Phoenixville possédait une véranda vitrée. Le docteur y avait installé ses momies. Il racontait qu'elles étaient les restes de ses ancêtres et jamais la maison Douglas ne fut visitée par les voleurs, tandis que toutes les maisons voisines l'étaient. Il racontait aussi ses souvenirs aux enfants qui aimaient et vénéraient ce vieillard barbu et imposant. Et, comme le dit son fils, il suppléait aux failles de sa mémoire par une imagination active et débordante.

Il mourut à New-York, où la famille avait déménagé, le 14 avril 1886, à l'âge de 86 ans. Il est enterré à Sillery, au cimetière Mount Hermon, qu'il avait contribué à établir autrefois.

Sa collection égyptienne fut confiée au Metropolitan Museum of Arts de New-York. Ce musée possède encore cinq momies animales: trois Ibis, un épervier et un crocodile. Les momies humaines ont été distribuées dans différents musées aux Etats-Unis dans les années 1950.



BIBLIOGRAPHIE

Douglas, James : « Journals and Reminiscences ».

Edited by his son, James Jr.

Privately printed. New-York, 1910.

Langton, H. H. : « James Douglas : A. Memoir ».

Toronto, 1940.

LeBlond, Sylvio : « James Douglas ».

Canadian Medical Association Journal.

Volume 66., mars 1952.

LeBlond Sylvio : « L'Hôpital de la Marine ».

Union Médicale du Canada.

Tome 80, mai 1951.

LeBlond, Sylvio : « Joseph Painchaud ».

Union Médicale du Canada.

Tome 82, février 1953.

Ludwig, Emil. « The Nile ».

The Viking Press. New-York, 1937.

Moorehead, Alan. : « The White Nile ».

Harper & Row. — New-York, 1960.

Keating, Rex. : « Nubian Rescue ».

Hawthorn Books Inc. New-York, 1975.

Guide Bleu : « Du Caire à Abou-Simbel ».

Hachette, Paris, 1978.

* * *